Le récit de la Passion

18 avril 2025
Cathédrale Saint-Pierre, Genève
Sandrine Landeau

Référence(s)

Jean Chapitre 18 Versets 1 à 19
Jean Chapitre 18 Versets 30

Prédication

Première partie : Qu’est-ce que la vérité ? (Bruno Gérard)

Moi, Ponce Pilate, nommé gouverneur de Judée depuis 26 par le puissant préfet du prétoire Séjan sous l'empereur Tibère. Je dois faire régner l’ordre sur cette province toujours instable. J’ai dû mater plusieurs révoltes d’illuminés religieux ou de brigands qui profitent du chaos ordinaire pour piller et commercer illicitement.

Je ne crains pas les jeux de pouvoir. Je me délecte de ce grand carnaval où je manipule les antagonismes ethniques en opposant les forces autochtones. Lorsque je réponds positivement aux sadducéens, je refuse la même chose aux pharisiens. Les uns se croient privilégiés et les autres essaient de gagner mes faveurs.

Ma seule vérité est celle du rapport de force. Ma seule vérité est d'augmenter mon pouvoir sur les autres. Je ne connais que le rapport de force et jubile quand il m'est favorable. Je détiens le pouvoir de condamner à la peine capitale. Bien entendu, je suis tenu de proposer un procès, de convoquer et d'entendre les partis. Je dois respecter les règles essentielles du droit romain. Pourtant, la sentence se dicte selon mon bon vouloir.

Alors lorsque les gardes de chez Caïphe débarquent au petit matin au palais, je soupçonne déjà leur requête pour ce nommé Jésus qu'ils ont arrêté hier. Je l'ai fait suivre aussi depuis peu. Parmi la galaxie des maîtres spirituels de Judée, celui-là

commence à se faire un nom. Je m'amuse déjà de leur embarras. Nous sommes en pleine période de Pessah, leur Pâque juive. Voilà pourquoi j'ai quitté ma confortable résidence de Césarée pour rejoindre ce palais d'Hérode où je donne les audiences.

L'individu Jésus arrive donc au palais encadré par sa garde qui piétine devant la maison, la maison d'un impur qui n'ont pas le droit de pénétrer. Dans leur loi, ils peuvent me rencontrer et parler avec moi, mais ils ne peuvent pas entrer chez moi, le païen. S'ils franchissent mon seuil, ils ne pourront pas manger leur Pâque – le sommet de leur année religieuse. Quelle ironie ! Pour des principes religieux, ils ne peuvent pas entrer chez moi, mais livrer un homme à la mort ne semble pas les déranger outre mesure.

Qu'est-ce que la vérité ?

Moi Pilate, je ne crois en rien. La religion reste un moyen simple pour manipuler le peuple. Ma seule vérité réside dans le rapport de force.

Qu'est-ce que la vérité ?

Question décourageante face aux Pilate de ce monde.

Question décourageante face à nos vies tissées de rapports de force.

Question décourageante en mesurant l'abîme entre les aspirations humaines et la vérité évangélique.

Question décourageante, car Jésus se retrouve ce vendredi, seul, seul contre les autorités, seul devant la foute, seul – privé de ses disciples.

Qu'est-ce que la vérité ?

Décourageante la lecture verset après verset des textes de la Passion.

Décourageants en paroles et en actes les différents protagonistes du drame : accusation fausse et sans fondement, manipulation de prétexte religieux pour se débarrasser de l'envoyé, hypocrisie poussée à son paroxysme.

Décourageante comédie humaine pour mettre à mort Jésus.

Qu'est-ce que la vérité ?

Frères et sœurs, même dans la tempête qui s'abat sur lui et va anéantir sa vie, le Christ seul se tient face au jugement humain pour rendre témoignage à Dieu, seule vérité.

« Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. »

Amen.

Deuxième partie : « Crucifie-le ! » (Sandrine Landeau)

Aurais-je crié ? Si j'avais été là, si j'avais grandi dans cette culture, aurais-je crié ? Eternell, j'aimerai être sûre que je ne l'aurais pas fait… j'aimerai être sûre que j'aurais agi autrement que ces gens. J'aimerai être sûre, mais je ne le suis pas.

Je ne suis pas sûre d'être capable de faire autrement que Caïn tuant Abel, lui à qui tu as murmuré pourtant : « Le péché est tapi à ta porte. Toi, domine sur lui. » Le péché, le ratage de cible : choisir la mort plutôt que la vie, ou – pire – se persuader que la vie à choisir n'est que notre vie biologique, et exclusivement la nôtre, alors qu'une voix hurle en nous qu'en suivant cette voie on choisit la mort.

Je ne suis pas sûre d'être capable de faire autrement que ces gens rassemblés devant le palais de Pilate ce jour-là qui ont crié : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! À mort ! ». Bien sûr, j'ai grandi dans un temps, un lieu, une famille dans laquelle la peine de mort ne faisait plus tellement partie du paysage – même si j'avais presque trois quand la peine de mort a été abolie en France, même si on entend régulièrement revenir des velléités de peine de mort pour ceux qui ont commis des crimes jugés particulièrement horribles. Je pense pouvoir dire qu'ici et maintenant je ne crierai pas « à mort », pour personne et dans aucune circonstance. Mais je n'en suis pas sûre. Et je suis encore moins sûre que si j'avais grandi ailleurs, dans un autre temps ou un autre entourage je pourrais dire la même chose.

Parce qu'il y a un gouffre en moi. Un gouffre de ténèbres dans lesquelles ta lumière me semble ne pas pouvoir pénétrer. Un gouffre de ténèbres profondes où ma confiance en toi vacille et où d'autres forces m'enchaînent.

Depuis ce gouffre, je me sais capable de me conformer au groupe – je l'ai déjà fait bien sûr. Parce que c'est plus facile, parce qu'ainsi je garde l'appartenance au groupe, même si je me perds moi-même.

Depuis ce gouffre, je me sais capable, peut-être pas de crier « à mort », mais de murmurer avec les méchant·es, de médire de telle personne dont tout le monde médit, de détourner le regard de telle personne dont tout le monde détourne le regard. Je l'ai déjà fait, juste pour ne pas être remarquée, étiquetée comme différente, dérangeante, juste parce que je ne savais pas quoi faire d'autre.

Depuis ce gouffre, je me sais capable de suivre un mouvement de foule, portée par la force du groupe, d'en perdre ma capacité de prendre du recul et de réfléchir au sens et aux conséquences de mes actes, de nos actes. Je l'ai déjà fait, parce que ça semblait la bonne chose à faire sur le moment, et que j'en oubliais que d'autres points de vue étaient possibles.

Depuis ce gouffre je me sais capable de me détourner de toi, de te rejeter, de vouloir étouffer ta voix. Je l'ai déjà fait, parce que j'avais peur de toi, parce que ta lumière me faisait mal aux yeux, parce que la vie circulant de nouveau me donnait des fourmillements douloureux, parce que le chemin que tu m'ouvrais me terrorisait, parce que la tentation de rester couchée dans le noir était plus forte.

Et depuis le bord de ce gouffre, je me sais aussi capable de résister à cela, de faire autrement, de sortir d'un groupe, de prendre la parole pour faire entendre une autre voix. Cela aussi je l'ai déjà fait, et plus particulièrement depuis que je chemine avec toi – toi, tu as toujours cheminé avec moi, mais moi je voulais faire seule… Avec toi, je m'en sais capable. Mais je sais aussi que… pas toujours !

Aurais-je crié avec la foule : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! À mort ! » ? Dis-moi Eternell, aurais-je crié ?

La question me hante. Je me souviens de ce film, *La Vague*, qui explore ces mécanismes qui poussent des adolescents tout à fait ordinaires à faire des choses atroces sous l'effet du groupe, le tout à partir d'une simple expérience dans le cadre d'un cours. Qu'aurais-je fais à leur âge ? Aurais-je été des quelques-uns qui gardent leur capacité de réfléchir par eux-mêmes ?

Je me souviens de la gêne ressentie adolescente devant un certain discours historiographique qui faisait de presque tous les français·es de 1789 des révolutionnaires épris de liberté, de fraternité et d'égalité, de presque toutes celles et ceux des années 1940 des résistant·es de la première heure. Était-ce si sûr ? Et moi, qu'aurais-je fait ?

Je me souviens de mon soulagement en découvrant « Né en 17 à Leidenstadt », chanté par Carole Fredericks, Jean-Jacques Goldman et Michael Jones. Je n'étais donc pas seule à me poser la question !

Si j'étais né en 17 à Leidenstat
Sur les ruines d'un champ de bataille
Aurais-je été meilleur ou pire que ces gens
Si j'avais été allemand ?

Bercé d'humiliation, de haine d'ignorance
Nourri de rêves de revanche
Aurais-je été de ces improbables consciences
Larmes au milieu d'un torrent ?

Si j'avais grandi dans les docklands de Belfast
Soldat d'une foi, d'une caste
Aurais-je eu la force, envers et contre les miens
De trahir, tendre une main ?

Si j'étais née blanche et riche à Johannesburg
Entre le pouvoir et la peur
Aurais-je entendu ces cris portés par le vent
Rien ne sera comme avant ?

On saura jamais ce qu'on a vraiment dans nos ventres
Caché derrière nos apparences
L'âme d'un brave ou d'un complice ou d'un bourreau ?
Ou le pire ou le plus beau ?
Serions-nous de ceux qui résistent ou bien les moutons d'un troupeau
S'il fallait plus que des mots ?

[…]
Et qu’on nous épargne à toi et moi si possible très longtemps
D’avoir à choisir un camp.

Choisir un camp… ce n’est pas le vocabulaire biblique. Être meilleur ou pire non plus, mais la question reste là, lancinante : aurais-je su faire autrement ? Je ne le saurai jamais, tout cela est passé. Et peut-être que cette question-là ne doit pas prendre toute la place. Elle peut rester comme un poil à gratter, comme un aiguillon, pour que la question devienne : aujourd’hui, demain, quand des circonstances similaires se présenteront, quand il me faudra choisir entre la mort et la vie, que ferais-je ? Depuis quel lieu en moi est-ce que je prendrais ma décision ? Depuis le fond de ce gouffre qui habite en moi ? Ou depuis le bord du gouffre, arrimée à ta main solide ?

Donne-moi, Eternell, le courage de recevoir ta force à chaque fois qu’il est besoin, de saisir ta main et de ne pas la lâcher. Donne-moi le courage au moins de me taire, de ne pas crier « à mort ! » à défaut de celui de crier « relâche-le! ». Donne-moi le courage de dominer sur ce péché tapi en moi, qui est finalement si petit quand on le regarde à ta lumière.

Donne-moi d’entendre ta voix qui murmure sans cesse, « que cellui qui n’a jamais péché jette la première pierre », et qui, me renvoyant ainsi à moi-même, me détache de la foule qui m’entraîne.

Donne-moi la force de me tourner vers toi dans ces moments fragiles où tout peut basculer, d’un côté ou de l’autre.

Donne-moi la force de dire non quand il le faut, de dire oui quand c’est nécessaire.

Donne-moi la force de t’aimer et de te faire confiance.

Donne-moi la force de te laisser visiter ce gouffre, pour qu’il cesse de me terroriser et de me faire honte.

Donne-moi la force de ne pas te laisser mourir en moi, pour que je puisse avancer sur le chemin que tu m’ouvres dans la confiance, l’espérance et l’amour, et que je puisse, avec toi, choisir la vie.

Amen.